



---

**DOSSIER**  
**Guerras civiles, violencias y construcción del Estado.**  
*Civil Wars, Violences and State Building*

---

**MILICES ET GUERRILLAS PAYSANNES  
FACE A L'ARMÉE REGULIERE: LE  
COMBAT ASYMETRIQUE AU RIO DE  
LA PLATA ET LA FRAGMENTATION  
TERRITORIALE (1810-1852)\***

**Alejandro M. Rabinovich**  
CONICET-UNLPam, Argentina  
[alejandrorabinovich@gmail.com](mailto:alejandrorabinovich@gmail.com)

**MILICIAS Y GUERRILLAS CAMPESINAS ANTE  
EL EJÉRCITO REGULAR: EL COMBATE  
ASIMÉTRICO EN RIO DE LA PLATA Y LA  
FRAGMENTACIÓN TERRITORIAL  
(1810-1852)**

**MILITIAS AND PEASANT GUERRILLAS  
FACING REGULAR ARMY: THE  
ASYMMETRIC FIGHT IN RIO DE LA PLATA  
AND TERRITORIAL FRAGMENTATION  
(1810 1852)**

Recibido: 02/11/2014. Aceptado: 26/11/2014

---

**Cómo citar este artículo/Citation:**

Rabinovich, Alejandro M. (2015). Milices et guerillas paysannes face a l'armee reguliere: le combat asymetrique au Rio de La Plata et la fragmentation territoriale (1810 1852), *Hispania Nova*, 13, pág. 164-187, en <http://www.uc3m.es/hispanianova>

**Copyright:** © HISPANIA NOVA es una revista debidamente registrada, con ISSN 1138-7319 y Depósito Legal M 9472-1998. Los textos publicados en esta revista están –si no se indica lo contrario– bajo una licencia [Reconocimiento-Sin obras derivadas 3.0 España](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/es/deed.es) de Creative Commons. Puede copiarlos, distribuirlos y comunicarlos públicamente siempre que cite su autor y la revista y la institución que los publica y no haga con ellos obras derivadas. La licencia completa se puede consultar en: <http://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/es/deed.es>

---

**Resumen:** Este trabajo analiza los conflictos civiles del espacio hispanoamericano de la primera mitad del siglo XIX a partir de su carácter generalmente asimétrico, en donde fuerzas permanentes de los gobiernos centrales se enfrentaban a milicias de provincias y regiones. El artículo explora brevemente algunas bases teóricas disponibles para plantear la relación entre el resultado de esos combates y la configuración político-territorial establecida en cada espacio. Luego, a partir de un estudio de caso sobre el Río de la Plata, se estudia el modo de movilización utilizado por las distintas fuerzas combatientes, el tipo de cohesión que producían y, en consecuencia, las capacidades tácticas para obtener la victoria en el momento del combate. Se aporta así a una explicación del predominio local de las fuerzas milicianas y de la fragmentación territorial vivida por la región.

**Palabras clave:** Conflictos asimétricos, milicia, combate, Hispanoamérica, Río de la Plata.

**Abstract:** This paper analyzes the Spanish-American civil conflicts from the first half of the 19th century through the lens of their usually asymmetric nature, where permanent forces of the central governments were facing militias of provinces and regions. The article briefly explores some theoretical bases available to consider the relationship between the outcome of these clashes and the territorial settings established in each space. Then, from a case study on the Río de la Plata region, it discusses the type of

military cohesion generated by the various fighting forces and, consequently, the tactical capabilities to achieve victory at battle. Thus this work contributes to an explanation of the predominance of local militia forces and the territorial fragmentation experienced by the region.

**Keywords:** Asymmetric conflicts - Militias - Combat - Spanish America - River Plate.

---

\* Des versions préliminaires de ce texte ont été présentées dans la Commission Nouvelle Histoire Bataille du CEHD, janvier 2009, et dans le colloque *Influences et confluences : la Révolution française - la Révolution de Mai. Histoire et mémoire*, organisé par l'EHESS, le CNRS et l'Université de Paris X, à l'amphithéâtre de l'EHESS, Paris, le 29-30 mai 2009.

La consigne des éditeurs de ce volume invite les auteurs à réfléchir sur la nature de la guerre civile dans les différents contextes dont ils sont spécialistes. Pour un chercheur concerné par la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle sud-américain, la définition même de « guerre civile », en tant que catégorie d'analyse, pose un problème considérable. Prenons une acception classique et simple : la guerre civile (ou *stasis*) serait le conflit armé qui a lieu à l'intérieur de la cité ou de la nation, tandis que la guerre internationale (ou *polémos*) opposerait des états ou des peuples différents entre eux<sup>1</sup>. Cependant, dans un contexte où les frontières étaient en train d'être complètement redéployées, où les États naissants n'avaient qu'une très faible emprise sur le territoire et où les nations actuelles n'étaient guère plus qu'un projet, comment démêler les conflits intérieurs des extérieurs ? Ce qu'en Amérique hispanique on appela les « guerres d'Indépendance » contre la Couronne espagnole, ne constituèrent-elles pas une guerre civile à l'intérieur de l'Espagne de l'époque ? Et ce que chaque historiographie nationale appela plus tard les « guerres civiles », n'opposèrent-elles pas des entités souveraines en désaccord avec les limites nationales finalement imposées<sup>2</sup> ?

Il existe plusieurs manières d'aborder le sujet sans tomber dans l'anachronisme. L'une, plus traditionnelle, prend pour point de départ les repères identitaires des acteurs afin de déterminer le caractère civil ou pas du conflit. Les risques et les avantages d'une telle approche sont déjà bien connus des chercheurs américanistes : le fait de laisser aux acteurs le soin de déterminer s'ils partagent ou pas une identité commune avec leurs opposants débloque les jeux identitaires au-delà des nationalités modernes, mais pose de sérieuses difficultés d'interprétation, notamment avec des sources très hétérogènes<sup>3</sup>.

Une deuxième approche, moins courante, est celle qu'adopte cet article. Il s'agit d'analyser, non pas les identités des acteurs, mais la forme du conflit. En effet, malgré l'énorme foisonnement de conflits qui peuplent le théâtre hispano-américain indépendantiste, certains éléments communs se dessinent. Ces points communs témoignent notamment d'une origine partagée : la crise de légitimité creusée au sein de la Couronne espagnole en 1808 par les abdications de Bayonne et le soulèvement populaire péninsulaire. Comme l'a abondamment montré l'historiographie de la période, face à la *vacatio regis* la plupart des acteurs rappelèrent le principe de « rétrocession de la souveraineté ». C'est-à-dire qu'en absence du Roi la souveraineté retournait à sa source : les peuples qui formaient le Royaume<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> PLATON, *La République*, livre V, 470-471.

<sup>2</sup> Au sujet du débat autour de l'usage du terme "Nation" à l'époque, voir Fabio WASSERMAN, "El concepto de Nación y las transformaciones del orden político en Iberoamérica, 1750-1850", Javier FERNÁNDEZ SEBASTIÁN (dir.), *Diccionario político y social del mundo iberoamericano*, Tomo I, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2009, pp.851-869.

<sup>3</sup> Des exemples d'une telle démarche dans le dossier dirigé par Natalia SOBREVILLA PEREA, "Identidad y actores subalternos en las Guerras de Independencia", *Estudios interdisciplinarios de América latina y el Caribe*, vol.22, n°1, enero-junio 2011. Cf. João Paulo PIMENTA, *Estado y nación hacia el final de los imperios ibéricos. Río de la Plata y Brasil, 1808-1828*, Buenos Aires, Sudamericana, 2011.

<sup>4</sup> François-Xavier GUERRA, *Modernidad e independencias, Ensayos sobre las revoluciones hispánicas*, Madrid, Ed. Mapfre, 1992, pág.43. Geneviève VERDO, *L'indépendance argentine : entre cités et nation (1808-1821)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, pp.58-60. Antonio ANNINO, François-Xavier GUERRA (eds.), *Inventando La Nación: Iberoamérica Siglo XIX*, México, Fondo de Cultura Económica, 2003.

Or, tandis que les villes péninsulaires allaient user de ce droit pour s'insurger contre les troupes françaises, des villes américaines importantes (capitales de Vice-royautés ou d'Intendances, sièges d'Audiencias,) allaient opposer leur propre droit souverain aux autorités métropolitaines. Bogota, Buenos Aires, Quito, Caracas ou Santiago du Chili entamaient ainsi leur propre « guerre d'Indépendance » contre le Conseil de Régence<sup>5</sup>. Cependant, la rétrocession de la souveraineté ne s'arrêtait nécessairement là. Des villes américaines de deuxième ordre – et à la limite, chaque village – pouvaient essayer de réclamer pour soi le même droit souverain à l'indépendance<sup>6</sup>. Démarrèrent ainsi les dites « guerres civiles » qui allaient agiter le continent des décennies durant. Evidemment, les circonstances politiques variaient avec le temps et des particularités locales donnaient à chaque conflit un caractère propre, mais partout nous retrouvons des villes (et plus tard, des provinces) qui s'affrontaient afin de déterminer leur emprise sur un territoire et le partage légitime du pouvoir en son sein.

C'est ici qu'étudier la forme du conflit peut s'avérer utile, voire indispensable. Les villes et provinces qui animèrent les conflits du XIX<sup>ème</sup> siècle n'avaient pas toutes le même poids. Pour la plupart, les anciennes capitales héritaient d'une branche de l'administration coloniale, étaient dotées de ressources économiques plus larges et étaient porteuses d'un projet hégémonique sur son hinterland. Dans ces conditions, elles étaient en mesure de mettre sur pied des forces armées permanentes et professionnelles, capables de mener l'offensive et de se battre d'après les règles européennes de l'art militaire. Le reste des villes et des provinces, par contre, avaient généralement du mal à monter une bureaucratie efficace et à trouver des ressources fiscales conséquentes, ce qui les força à se contenter de forces miliciennes assez rudimentaires. Nous sommes donc, pour la majorité des cas, face à ce qu'aujourd'hui on appellerait des « conflits militaires asymétriques » où l'un des combattants, décidément plus faible sur le plan militaire, décide d'employer des tactiques alternatives à celles normalement utilisées à l'époque<sup>7</sup>.

L'hypothèse première qui sous-tend ce travail c'est qu'il existe un rapport nécessaire entre la forme spécifique de ces conflits asymétriques, leur issue et la configuration politique et territoriale qui s'installa dans chaque contrée de l'Amérique hispanique post-révolutionnaire. Lorsque les armées permanentes s'imposaient sur les milices locales, la capitale gardait l'intégrité de son territoire et il existait une tendance à la centralisation politique. Par contre, là où les milices trouvaient une manière de vaincre, les pouvoirs locaux avaient une chance de renégocier leur participation au corps politique collectif, voire de chercher leur indépendance, ce que matérialisaient des pactes fédéraux ou, plus simplement, un processus de fragmentation territoriale. Evidemment, il n'est pas dans notre intention de réduire à un seul facteur la richesse des développements socio-politiques vécus par le monde hispano-américain. Il s'agit juste d'explorer la capacité explicative du facteur militaire, jusqu'ici très peu pris en compte, de manière à pouvoir le combiner avec les éléments politiques, économiques et sociaux que nos historiographies connaissent déjà bien.

<sup>5</sup> Un résumé général de la situation dans Clément THIBAUD, *Républiques en armes. Les armées de Bolivar dans les guerres d'indépendance du Venezuela et de la Colombie*, Rennes, PUR, 2006, pp.41-46.

<sup>6</sup> Une mise à point de cette question dans Annick LEMPERIERE, "Revolución, guerra civil, guerra de independencia en el mundo hispánico, 1808-1825", *Ayer*, n°55, 2004, pp.15-36.

<sup>7</sup> Ivan ARREGUIN-TOFT, *How the Weak Win Wars: A Theory of Asymmetric Conflict*, New York, Cambridge University Press, 2005.

Prouver le bien-fondé de cette hypothèse à l'échelle de toute l'Amérique Hispanique dépasserait clairement les limites de cet article. Nous allons plutôt essayer de la vérifier pour un cas considéré comme extrême : celui du Rio de la Plata au cours de la période située entre la Révolution de 1810 et le début de la dénommée « organisation nationale » en 1852, demi-siècle pendant lequel le Rio de la Plata devint un espace de guerre permanente. L'ancienne vice-royauté coloniale de l'extrême sud de l'Amérique hispanique – un immense territoire six fois plus étendu que la France, comprenant les actuelles républiques du Paraguay, Uruguay, Bolivie et Argentine – semblait avoir sombré dans une dynamique guerrière impossible à arrêter<sup>8</sup>. De longues décennies durant, jusqu'aux années 1860 et au-delà, il est difficile de trouver une année où l'on puisse dire que la région ait véritablement connu la paix<sup>9</sup>. Les termes de guerre « d'indépendance », « civile », « internationale » ou « contre l'Indien » sont ici de peu de secours pour rendre compte d'un état de guerre généralisé et multiforme, composé d'un enchevêtrement de conflits, de campagnes militaires et de luttes politiques difficiles à démêler, et jusqu'à ce jour très mal connues des spécialistes du fait guerrier.

Du point de vue strictement militaire, la situation peut être décrite comme le résultat d'un foisonnement impressionnant de différentes forces combattantes, engendrées par la rupture de l'ordre colonial. Des armées de ligne bâties d'après le modèle européen de l'époque et financées par Buenos Aires, certes. Mais aussi des milices de toutes sortes, des guérillas paysannes indépendantes, des corps francs, des compagnies de volontaires et des unités de combat indiennes et métisses<sup>10</sup>. Ces forces, constamment mobilisées, faisaient la guerre selon leurs méthodes propres, leurs temporalités particulières et leurs intérêts spécifiques. Leur nature même évoluait en fonction des circonstances : les escadrons de ligne de la veille pouvaient devenir les milices du lendemain, quitte à se transformer en guérillas révolutionnaires le surlendemain, et vice-versa. L'effet déstabilisateur de l'activité disparate mais accumulative de ces unités provoqua un dérèglement sévère de la structure économique du pays et généra un niveau de violence quotidienne sans précédent<sup>11</sup>. Il entraîna aussi – et c'est ce qui nous intéresse ici – l'écroulement de la structure étatique centrale du Rio de la Plata, déclenchant un processus de fragmentation politico-territoriale de longue durée.

Cet article explorera donc cette situation de crise chronique de l'ordre politique et militaire à partir de l'analyse des forces combattantes, de leurs pratiques de mobilisation, d'organisation interne, d'entraînement et de combat<sup>12</sup>. Il suggère l'idée qu'au moment de l'affrontement armé, cet ensemble

<sup>8</sup> Geneviève VERDO, *L'indépendance argentine : entre cités et nation (1808-1821)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

<sup>9</sup> Eduardo MÍGUEZ, « Guerra y orden social en los orígenes de la Nación Argentina, 1810-1880 », *Anuario IEHS*, n°18, 2003, pp.17-38.

<sup>10</sup> Marie-Danielle DEMELAS, « De la "petite guerre" à la guerre populaire: genèse de la guérilla comme valeur en Amérique du Sud », *Cahier des Amériques Latines*, 2008, n°36, pp.17-36.

<sup>11</sup> Raúl FRADKIN, « ¿"Facinerosos" contra "Cajetillas"? La conflictividad social rural en Buenos Aires durante la década de 1820 y las montoneras federales », *Illes i Imperis*, n°5, 2001, pp.5-33; Richard W. SLATTA, « Rural Criminality and Social Conflict in Nineteenth-Century Buenos Aires Province », *The Hispanic American Historical Review*, vol.60, n°3, 1980, pp.450-472; Ricardo D. SALVATORE, « The breakdown of social discipline in The Banda Oriental and the Littoral, 1790-1820 », Mark SZUCHMAN, Jonathan BROWN, *Revolution and Restoration. The Rearrangement of power in Argentina, 1776-1860*, University of Nebraska Press, 1994.

<sup>12</sup> Les pratiques de combat sont analysées d'après une base de données élaborée par l'auteur. Elle est composée des rapports de bataille officiels et de témoignages de combattants portant sur un ensemble de 191 combats

de pratiques déterminait des rapports de force entre les diverses unités militaires irrégulières et régulières, offrant aux unes la possibilité de la victoire et imposant aux autres des limites sérieuses. Ainsi, ce travail essaie d'établir le rapport entre le verdict du champ de bataille et la perpétuation d'un état de guerre permanent, au prix d'une instabilité sociale et politique profonde prolongeant indéfiniment la crise post-révolutionnaire<sup>13</sup>.

## **1. LES FORMES DE LA GUERRE ET LA CONFIGURATION POLITICO-TERRITORIALE**

Afin d'établir les termes du problème, peut-être est-il utile de rappeler quelques idées du sociologue polonais-britannique Stanislav Andreski. Dans son ouvrage *Military Organisation and Society* – un petit livre extrêmement suggestif, publié en 1954 – l'auteur établit la liaison entre formes de la guerre et formes d'organisation politique d'une société donnée. Plus précisément, il y établit le lien entre l'organisation militaire et la concentration ou la dispersion du pouvoir politique :

*Chaque structure politique est composée de forces centripètes et de forces centrifuges qui favorisent la concentration ou la dispersion territoriale de la puissance politique. Les facteurs militaires affectent leur équilibre et jouent de ce fait un rôle important dans la distribution territoriale de la puissance politique.*

Le principe fondamental postulé par Andreski est que, dans une situation militaire où la défense prédomine sur l'attaque, les forces centrifuges menant à la dispersion territoriale du pouvoir s'imposent, et vice-versa :

*Toutes choses étant égales par ailleurs, la prédominance de l'attaque sur la défense favorise la concentration territoriale de la puissance politique (centralisation), alors que si la défense devient la forme la plus forte de guerre, une tendance vers la dispersion territoriale de la puissance politique (décentralisation) s'ensuivra [...] Toutes choses étant égales par ailleurs, la prédominance de l'attaque sur la défense tend à diminuer le nombre de gouvernements indépendants coexistant dans une région donnée et à élargir le territoire qu'ils commandent, tandis que la supériorité de la défense tend à produire l'effet inverse.<sup>14</sup>*

Ce principe se vérifia-t-il au Rio de la Plata ? Nous croyons qu'il le fit avec éclat. Afin de montrer son incidence, il faut procéder à l'examen des forces et des pratiques de guerre les plus importantes. On sera alors en mesure de déterminer quelles formes de guerre donnaient l'avantage à la défense ou à l'attaque, et comment elles entraient en corrélation avec la concentration ou la dispersion du pouvoir.

Commençons par établir le cadre du problème. Vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle la situation des forces militaires espagnoles au Rio de la Plata était peu encourageante, de même que dans le reste de

---

partiels et de 65 batailles générales. Les documents qui rapportent ces actions se trouvent principalement dans l'Archivo General de la Nación, Buenos Aires, X-23-2-1, 23-2-2, 23-2-3, 23-2-4, 4-3-10, 4-3-11.

<sup>13</sup> Pour l'étude d'un cas similaire à celui du Rio de la Plata, voir Clément THIBAUD « Des républiques en armes à la République armée : guerre révolutionnaire, fédéralisme et centralisme au Venezuela et en Nouvelle-Grenade, 1808-1830 », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 348, 2007, pp.57-86.

<sup>14</sup> Stanislav ANDRESKI, *Military Organization and Society*, Londres, Routledge & Kegan, 1954, p.75.

l'Amérique hispanique<sup>15</sup>. En vue des dépenses de la guerre révolutionnaire en Europe et de la faiblesse de la flotte espagnole, les unités de ligne basées en Amérique ne recevaient plus de renforts péninsulaires et commençaient à s'user. En 1802 les deux régiments du Río de la Plata n'avaient plus que la moitié de leurs places couvertes et n'offraient guère que 2.000 hommes de troupe pour garder toute la vice-royauté<sup>16</sup>. L'organisation des milices disciplinées, déjà bien avancée au Pérou, n'était ici qu'un projet. C'est alors que se produisit l'événement qui allait changer l'histoire de la région : en Juin 1806 une expédition britannique s'empara de Buenos Aires, fit capituler les autorités et désarma les troupes du Roi. La population locale se leva en masse pour chasser les envahisseurs, puis s'organisa dans des milices volontaires afin de repousser une deuxième invasion. Mais la nouvelle armée locale ne ressemblait guère les troupes coloniales : fortes de 8.000 hommes, les troupes de Buenos Aires s'entraînaient tous les jours, votaient leurs officiers et, depuis une crise interne en 1808, répondaient à des notables américaines<sup>17</sup>.

C'est ainsi qu'en 1810, lorsque l'élite de Buenos Aires décida de déposer le Vice-roi, elle comptait avec un atout dont aucune autre Junta américaine ne pouvait encore se vanter : une force militaire propre, prouvée et prête à se battre. S'alluma alors le foyer méridional de la guerre d'indépendance hispano-américaine. L'objectif premier de la Junta révolutionnaire était d'attaquer depuis la capitale toute région de la vice-royauté qui voudrait faire sécession ; il s'agissait ensuite « d'exporter » la révolution aux pays voisins. L'esprit était donc celui d'une guerre révolutionnaire nettement offensive<sup>18</sup>. Cependant, afin de mener l'attaque, les armées de la nouvelle patrie devaient opérer à des milliers de kilomètres de la capitale, des mois et des années durant, souvent sans ligne de communication, face à des forces royalistes considérables dont plusieurs bataillons excellents, fraîchement arrivés d'Espagne. Pour les révolutionnaires, aucun doute n'était possible : seul des armées régulières modernes pouvaient faire l'affaire. Les régiments de milices volontaires furent donc transformés en unités de ligne d'après l'ordonnance espagnole, on traduisit les plus récents règlements français, des cargaisons d'armes furent commandées et l'on embaucha des dizaines d'officiers européens désœuvrés après la fin des guerres de l'Empire.

La formation et l'entretien de ces forces de ligne posaient au gouvernement des problèmes extrêmement graves, ouvrant notamment la possibilité d'une faillite financière de l'État et faisant

---

<sup>15</sup> Juan MARCHENA FERNANDEZ, *El Ejército de América antes de la independencia: ejército regular y milicias americanas, 1750-1815*, Madrid, MAPFRE, 2005.

<sup>16</sup> Voir "Informe del Subinspector General sobre el deficiente estado de preparación militar del virreinato, 1802", reproduit dans Juan BEVERINA, *El Virreinato de las Provincias Unidas del Río de la Plata, su organización militar*, Buenos Aires, Círculo Militar, 1992, pp.437-443.

<sup>17</sup> Alejandro M. RABINOVICH, "The Making of Warriors: The Militarization of the Río de la Plata, 1806-1807", Richard BESSEL, (ed.), *War, Empire and Slavery, 1770-1830*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010, pp.81-98.

<sup>18</sup> La vocation offensive de la révolution se manifesta depuis son tout premier pas. Le 25 mai 1810, dans la pétition populaire demandant l'installation d'un gouvernement nouveau, les révolutionnaires exigeaient le départ immédiat d'une expédition armée de 500 hommes vers les provinces intérieures. Voir « Acta capitular del día 25 de Mayo de 1810 », *Partes oficiales y documentos relativos a la Guerra de la Independencia*, vol.1, Buenos Aires, Archivo General de la Nación, 1900, pp.11-14.

craindre une résistance des secteurs populaires au recrutement forcé<sup>19</sup>. De par leur mode d'organisation, les armées permanentes imposaient également une lourde charge aux habitants du théâtre d'opérations. Les fronts se situaient dans des espaces habités par une société agraire où l'excédent économique était faible et la population peu nombreuse<sup>20</sup>. Dans ce contexte, la levée de plusieurs milliers d'hommes devenus *ipso facto* économiquement improductifs pouvait avoir un effet profondément déstabilisateur. En outre, lorsque ces armées arrachaient les hommes à leurs foyers, réquisitionnaient les chevaux et s'adonnaient à de nombreux excès, elles devenaient, de fait, plus nuisibles que l'ennemi lui-même<sup>21</sup>. Ces forces devinrent ainsi, aux yeux de la population locale, l'instrument et l'expression d'une nouvelle sorte de tyrannie, celle du gouvernement central situé à Buenos Aires<sup>22</sup>.

Cette militarisation régulière promue par la Junta fut dès les premiers jours du conflit débordée de toutes parts. Sur tous les fronts de combat, la tentation était grande de mobiliser la population rurale locale et aussi les Indiens, en tant qu'auxiliaires des armées de ligne<sup>23</sup>. D'autant que ces populations se levaient souvent spontanément pour soutenir l'une ou l'autre cause. Tant que les armées restèrent sur le front, les milices paysannes et les groupes indiens mobilisés jouèrent un rôle relativement secondaire. Mais lorsque les premières défaites face aux royalistes obligèrent les forces régulières à se retirer, la défense du territoire retomba exclusivement sur les épaules des gens du pays, lesquels étaient forcés de mener une lutte désespérée pour échapper aux représailles du nouvel occupant. Dans le Haut Pérou, à Salta et dans la Bande Orientale, en particulier, où ce type de dynamique se répéta à plusieurs reprises, les forces locales gagnèrent en expérience et devinrent imposantes. Menant une guerre de ressources acharnée, elles réussirent à chasser l'ennemi de leurs terres, instillant progressivement parmi la population l'idée qu'en fin de compte, les armées de ligne n'étaient pas indispensables pour sauver la patrie.

Là où l'esprit des armées du gouvernement central était offensif, celui des forces locales était nettement ancré sur la défensive<sup>24</sup>. Le but initial des premières forces rurales soulevées fut d'éviter les déprédations commises par les envahisseurs sur les producteurs ruraux et sur les villages. Les miliciens volontaires des premiers mouvements populaires prenaient les armes afin de garder leur maison, leur

<sup>19</sup> A propos du lien entre la formation des armées régulières et la formation des nouveaux États, voir Christopher STORRS (ed.), *The Fiscal-Military State in Eighteenth-Century Europe*, Farnham, Ashgate, 2009. Cf. TILLY, Charles, *The Formation of National States in Western Europe*, Princeton University Press, 1975.

<sup>20</sup> Juan Carlos GARAVAGLIA, *Les hommes de la Pampa. Une histoire agraire de la campagne de Buenos Aires (1700-1830)*, Paris, Ed. EHESS et MSH, 2000.

<sup>21</sup> Raúl O. FRADKIN, "Las formas de hacer la guerra en el litoral rioplatense", Susana BANDIERI (dir.), *La historia económica y los procesos de independencia en la América hispana*, Buenos Aires, AAHE/Prometeo Libros, 2009, pp.167-214.

<sup>22</sup> Par exemple, "Copia del oficio dirigido al cabildo de Buenos Aires por el Gobernador de Santa Fe, Brigadier General Estanislao López el 14 de Septiembre 1820", *Revista de la Junta de Estudios Históricos de Mendoza*, Segunda Época, n°3, 1966, pp.337-344.

<sup>23</sup> Sur la culture de guerre des indigènes, voir Guillaume BOCCARA, *Guerre et ethnogenèse Mapuche dans le Chili colonial. L'invention du soi*, Paris, L'Harmattan, 1998.

<sup>24</sup> La définition du concept militaire de défense et son rapport à l'attaque dans Carl von CLAUSEWITZ, *De la guerre*, Paris, Les éditions de Minuit, 1955, pp.399-425.



bétail, leurs biens. Ils opéraient sur un terrain qu'ils connaissaient à la perfection, soutenus par un tissu social dont ils étaient les défenseurs. Ils s'attaquaient farouchement aux armées qui approchaient de leurs terres, mais une fois que celles-ci s'éloignaient, défaites, au loin de la province, l'ardeur des défenseurs refroidissait rapidement. La plupart du temps, après quelques jours de poursuite, chacun rentrait chez soi<sup>25</sup>.

Au cours de la décennie de guerre qui s'écoula après la révolution de 1810, chaque province mit sur place une force milicienne de ce type<sup>26</sup>. À un moment donné – dès 1814 dans la Bande Orientale, en 1815 à Salta et dans le littoral, un peu plus tard ailleurs – ces forces locales se levèrent contre les armées permanentes commandées par Buenos Aires, de même qu'elles s'étaient attaquées aux royalistes. Elles y obtinrent le même succès. Ce nouveau type de mobilisation se répandit comme une traînée de poudre et la révolte contre le gouvernement gronda. Chaque pouvoir local étant sur le pied de guerre et en état de défendre efficacement son pré carré, ce qui restait des armées de ligne perdit toute emprise sur le territoire, refusant l'obéissance au gouvernement. En 1820, l'administration centrale s'effondra. Chaque province, ancienne ou nouvelle, continua à vivre comme une puissance indépendante, menant des campagnes contre ses voisines et se coalisant dans des ligues ou dans des fédérations rivales.

Ainsi se vérifia le principe postulé par Andreski. À partir d'une prédominance marquée des forces défensives, s'était produite entre 1810 et 1820 une extraordinaire fragmentation territoriale (voir cartes 1 et 2). Au fil des révolutions et des batailles, l'ancien territoire de la vice-royauté avait été taillé en pièces : là où avait régné une entité souveraine unifiée, trônaient maintenant plus d'une douzaine de gouvernements locaux – républiques, provinces, coalitions diverses – qui se réservaient tous le droit de guerre et disposaient chacun d'une force militaire<sup>27</sup>. En dessous de cette nouvelle structure administrative, la fragmentation avait été plus extrême encore. Un commandant d'escadron de milices, un juge de paix, un propriétaire terrien ou un brigand célèbre avaient, de par leur capacité à mobiliser quelques dizaines d'hommes, la possibilité de devenir des puissances politico-militaires. Le pouvoir, l'autorité, la force avaient été radicalement atomisées. La question se pose donc à nouveau : comment, concrètement, les milices locales avaient-elles vaincu les armées de ligne, beaucoup mieux armées et entraînées ? Comment la défense l'avait-elle emporté sur l'attaque ?<sup>28</sup>

---

<sup>25</sup> Au sujet des premières guérillas paysannes en 1814, voir Sara MATA DE LOPEZ, « La guerra de independencia en Salta u la emergencia de nuevas relaciones de poder », *Andes. Antropología e Historia*, n°13, 2002, pp.113-135; M. OTERO, « Informe sobre los servicios del Coronel Don Luis Burela de Salta en la Guerra de la Independencia », et « Informe sobre los servicios del general Don Pablo de la Torre », in *Memorias: de Güemes a Rosas*, Buenos Aires, Ediciones Argentinas, 1946, pp.33-116. Cf. J.YABÉN, *Los capitanes de Güemes*, Buenos Aires, éd. Lito, 1971, pp.17-19.

<sup>26</sup> Alejandro M. RABINOVICH, « La militarización del río de la plata, 1810-1820. Elementos cuantitativos y conceptuales para un análisis », *Boletín del Instituto de historia argentina y americana "Dr. Emilio Ravignani"*, 3<sup>e</sup> Serie, n° 37, segundo semestre de 2012, pp.11-42.

<sup>27</sup> Geneviève VERDO, « La guerre constituante: Río de la Plata, 1810-1821 », *Revista de Indias*, 2009, vol.69, n°246.

<sup>28</sup> Cette question guide aussi les recherches sur les conflits asymétriques actuels. Jacques BAUD, *La guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, Paris, Éd. du Rocher, 2003.

## **2. TYPES DE MOBILISATION ET COHESION**

Il convient de faire ici une analyse sommaire – et nécessairement simplificatrice – du mode de fonctionnement des différentes unités combattantes. Pour ce faire, plutôt que d'étudier les forces à partir de la dichotomie régulier-irrégulier, souvent trompeuse<sup>29</sup>, il nous faut privilégier une distinction profondément ancrée dans les pratiques quotidiennes de la guerre : celle de la mobilisation *intermittente* par opposition à la mobilisation *permanente*. Par là, nous serons en mesure d'organiser l'univers des forces de guerre d'après un critère fonctionnel, dépourvu de tout jugement de valeur et facilement vérifiable au cas par cas.

Dans la mobilisation permanente, la recrue est incorporée aux forces militaires de manière exclusive pendant un nombre d'années déterminé<sup>30</sup>. Même en périodes de paix, elle passe son temps à la caserne, en garnison, au camp : elle vit une vie toute militaire. Le produit le plus achevé de cette forme d'organisation est le soldat professionnel, le militaire de métier<sup>31</sup>. Puisque la mobilisation permanente est le type de militarisation le plus répandu aujourd'hui, il est aussi le mieux connu. Arrêtons-nous cependant un instant sur la question de ce qui pouvaient être les enjeux d'un tel système dans le contexte sud-américain du début du XIXe siècle.

En tant que technique sociale, la mobilisation permanente présentait alors des inconvénients spécifiques. Puisque les recrues s'adonnaient exclusivement à la guerre, il fallait que le reste de la société soit capable de produire un excédant économique afin de subvenir à leurs besoins. Puisque les hommes incorporés de la sorte devaient renoncer à leur milieu social d'origine, il était besoin de les attirer au moyen d'appâts puissants ou d'une coercition sévère. Aussi la mobilisation permanente tendait à créer une classe à part d'hommes en armes, lesquels pouvaient facilement devenir dangereux pour les autres groupes sociaux<sup>32</sup>.

Si le faible gouvernement révolutionnaire du Rio de la Plata décida de payer le prix de ce système, c'est que les avantages purement militaires de la mobilisation permanente étaient perçus comme décisifs. Ils peuvent être résumés en un mot : *cohésion*. Au moyen d'un énorme effort disciplinaire, la mobilisation permanente était réputée capable de créer des unités de combat dotées d'une cohésion extrêmement élevée leur garantissant la victoire sur toute force moins solidement

<sup>29</sup> Pour l'étude classique du problème de la « régularité » militaire, voir C. SCHMITT, *Théorie du Partisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

<sup>30</sup> Une étude comparative des différents modèles de militarisation chez John KEEGAN, *A History of Warfare*, New York, Vintage Books, 1993, pp.221-234. Cf. CORVISIER, André, *La Guerre : Essais Historiques*, Paris, PUF, 1995, pp.210-217, et *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*, Paris, PUF, 1976.

<sup>31</sup> Il n'était pas rare que dans de situations critiques d'autres forces de guerre – comme les milices – aient recours également à la mobilisation permanente. Ces forces gardaient alors, formellement, leur nom de « milices », mais elles devenaient, du point de vue de leur fonctionnement, semblables aux armées régulières au grand désespoir des miliciens.

<sup>32</sup> La conscience de ce danger est profondément ancrée dans la mythologie indo-européenne. Voir Georges DUMEZIL, *Heur et malheur du guerrier*, Paris, Flammarion, 1985.

constituée. Elle favorisait le passage du combattant individuel à l'unité tactique, elle reliait les individus dans un ensemble plus large qu'eux-mêmes<sup>33</sup>.

Le dispositif disciplinaire militaire<sup>34</sup> avait pour objet le corps du soldat. Il débutait son travail par une coupure qui séparait la nouvelle recrue de son ancien mode de vie, de ses liaisons extérieures, de son appartenance sociale. Les hommes sélectionnés étaient enfermés dans des milieux étanches comme la caserne ou le camp militaire. Ils étaient mis hors de portée de la justice ordinaire et exclus des activités économiques normales, leur temps était strictement réglé de manière à ne plus fonctionner au rythme quotidien de la ville ou de la campagne. L'objectif idéal poursuivi par un tel système était de produire, symboliquement, la mort sociale de la recrue, et sa renaissance au sein d'un nouvel ordre où le soldat, possédé par l'esprit de corps, était rebaptisé avec un nom de guerre et échangeait son ancienne famille contre ses nouveaux frères d'armes<sup>35</sup>.

Ensuite, le système disciplinaire entamait un dressage corporel où les moindres mouvements étaient réglés et rythmés jusqu'à devenir des simples automatismes capables d'être reproduits à l'unisson avec le reste de l'unité. Au moyen de la répétition inlassable des exercices et de la marche, on voulait ôter au corps toute spontanéité, toute initiative, jusqu'à lui faire perdre les réflexes instinctifs déclenchés par la peur. Les hommes apprenaient ainsi à se battre dans un ordre rigoureux, formés en plusieurs files, du plus grand au plus petit, gardant des distances exactes entre les corps. C'est en ce sens que l'on disait que les armées de ligne remportaient leurs batailles lors du *drill* : c'était dans la caserne que les unités permanentes gagnaient leur cohésion de base, que le corps fragile de chair et d'os de la recrue individuelle se fondait en un géant invincible – la compagnie, le bataillon, le régiment.

La mobilisation intermittente était d'un tout autre ordre. Elle ne visait plus à former des spécialistes de la guerre : elle faisait plutôt de la guerre une partie intégrante de la vie de chaque homme, une activité normale qui s'ajoutait aux autres rôles – productifs, familiaux, politiques – faisant partie de la citoyenneté<sup>36</sup>. Au lieu d'arracher des bras à la production et des pères aux foyers, ce type de militarisation entraînait et mobilisait les hommes dans leur propre contexte social. La logique sous-jacente de ce système partait donc de deux prémisses qui la séparaient nettement de la mobilisation permanente. 1- Que la guerre – *un certain type de guerre* – pouvait être apprise et menée de manière épisodique, chaque épisode ne durant que quelques jours, tout au plus quelques semaines. 2- Que l'activité guerrière était compatible voire interchangeable avec les activités civiles pacifiques.

Il s'agit là d'une dynamique qui ne menait ni au soldat ni au militaire. Elle était cependant capable de produire des guerriers et des miliciens. Ou mieux, comme on aimait le dire au Rio de la

<sup>33</sup> Rory MUIR, *Tactics and the experience of battle in the age of Napoleon*, Londres, Yale University Press, 1998, pp.68-76.

<sup>34</sup> La meilleure étude du dispositif disciplinaire moderne, y compris dans sa version militaire, est sans doute Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>35</sup> François GRESLE, "La « société militaire » : Son devenir à la lumière de la professionnalisation", *Revue Française de Sociologie*, vol.44, n°4, 2003, pp.777-798.

<sup>36</sup> Un phénomène similaire a eu lieu au Venezuela. Voir Véronique HEBRARD, « Cités en guerre et sociabilité au Venezuela (1812- 1830). Essai de problématisation », *Histoire et Sociétés de l'Amérique Latine*, 1998, n°8, pp.123-148.

Plata : des « citoyens-guerriers »<sup>37</sup>. En effet, tout comme les régiments réguliers constituaient le cas-type de la mobilisation permanente, les milices constituaient le cas-type de la mobilisation intermittente. Dans toutes les provinces du Rio de la Plata, les milices locales étaient formées par la totalité des hommes adultes (16-45 ans) et valides ayant une résidence stable et légale. À partir du dernier recensement de la ville ou du département, les hommes étaient répartis dans des unités de milices actives et passives, avec l'obligation d'y servir pendant un certain nombre d'années.

Or, à différence de l'armée de ligne, le service milicien n'impliquait pas l'abandon du mode de vie habituel. En temps de paix, le temps de service ne s'étendait pas au-delà des entraînements (une ou deux journées par mois, généralement les dimanches et les jours de fête) et quelques prestations de courte durée : gardes, garnisons, patrouilles, convoi de prisonniers et de troupeaux. En temps de guerre, les miliciens pouvaient être mobilisés pour faire face à l'ennemi, répondre à une alerte ou même sortir en campagne. Mais la somme de ces services ne pouvait dépasser légalement six mois par an, et l'on adoptait généralement un système de rotation qui n'imposait pas plus de deux mois de service par année<sup>38</sup>.

Ces milices comptaient à peine avec un entraînement sommaire et elles n'apprenaient qu'une tactique de cavalerie et d'infanterie simplifiées. On ne s'attendait pas à ce qu'elles gardent une formation rigoureuse en bataille, ou fassent un usage systématique des leurs armes. Tactiquement, elles étaient censées être comparables aux forces de ligne, tout en étant plus pauvrement armées, habillées et entraînées. Or, leur spécificité et leur force ne résidaient pas tellement dans la tactique ou l'ordonnance utilisées, mais dans la manière dont elles imbriquaient la guerre au social. En effet, loin de couper les hommes de leur milieu d'origine, les organisations miliciennes essayaient de copier au plus près la structure sociale de la campagne et de la ville: les patrons d'*estancia*, les producteurs ruraux de bonne réputation, les propriétaires des débits de boissons et de marchandises se plaçaient à la tête des compagnies, où ils commandaient leurs *péons*, leurs protégés, leurs clients<sup>39</sup>.

Plus important encore, les rapports sociaux verticaux étaient renforcés d'une trame horizontale extrêmement serrée : dans une même compagnie milicienne se retrouvaient les pères et leurs fils, les voisins, les compères, les collègues. Le groupe qui se rassemblait ainsi pour aller à la bataille était souvent le même qui travaillait la terre et entretenait le bétail au fil des mois. Ceci ne veut pourtant pas dire qu'il y ait eu continuité parfaite entre la vie économique et milicienne, puisque cette dernière gardait une logique propre qui pouvait très vite entrer en conflit avec la vie de tous les jours<sup>40</sup>. Mais dans une société guerrière comme celle du Rio de la Plata post-révolutionnaire, le militaire et

<sup>37</sup> Voir par exemple la proclamation du Cabildo de Buenos Aires le 24 sept.1807, BIBLIOTECA NACIONAL ARGENTINA, [En ligne] <http://www.bibnal.edu.ar/webpub/digital.asp>; aussi la proclamation du Directeur Suprême Pueyrredón au peuple de Salta, le 18 oct. 1816, Luis C. GÜEMES, *Güemes documentado*, vol.4, Buenos Aires, Editorial Plus Ultra, 1979, p.67.

<sup>38</sup> Orestes. C. CANSANELLO, *De súbditos a ciudadanos. Ensayo sobre las libertades en los orígenes republicanos. Buenos Aires, 1810-1852*, Buenos Aires, Ed. Imago Mundi, 2003.

<sup>39</sup> Juan Carlos GARAVAGLIA, "Ejército y milicia: los campesinos bonaerenses y el peso de las exigencias militares, 1810-1860", *Anuario IEHS*, 2003, n°18, pp.153-187.

<sup>40</sup> Les miliciens qui faisaient preuve d'un talent particulier pour la chose militaire étaient éventuellement promus officiers, indépendamment de leur position réelle dans la structure économique. La milice offrait ainsi – certes avec des limitations – aux secteurs populaires une voie de promotion sociale particulière.

l'économique devenaient les deux visages principaux du social, les deux composants indispensables d'un mode de vie adapté à la survie dans des temps de guerre et de révolution.

De ces unités où prédominaient les liens économiques, de parenté et de proximité, émergeaient des groupes de base très cohésifs – au Rio de la Plata on disait des *montonés*, c'est-à-dire des *tas*, des rassemblements d'hommes pêle-mêle – qui ne répondaient pas exactement à la division officielle en escadrons et en compagnies territoriales. Ils étaient à la base de tous les mouvements spontanés de résistance, ils étaient aussi au cœur de la mobilisation milicienne. La figure centrale y était ce que les contemporains appelaient le *caudillejo*, le petit cacique, le petit capitaine. Son rayon d'influence et de prestige était parfois étroitement local, chaque province en comptant peut-être des dizaines<sup>41</sup>. Il pouvait appartenir à n'importe quelle ethnie et être de n'importe quelle condition sociale ; la seule condition indispensable était qu'il puisse rassembler et commander un groupe de base. Ces *montonés* dépassaient rarement les 60 ou 80 hommes, leur nombre optimal se situant plutôt entre 30 et 50.

Le type de cohésion qui maintenait ces unités ensemble était d'un autre type que disciplinaire<sup>42</sup>. Les châtiments corporels y existaient bien sûr, et ils pouvaient être bien cruels et sommaires, mais au fur et à mesure que la guerre avançait, les chefs expérimentés apprirent à octroyer à leurs miliciens des libertés de plus en plus étendues. Même en campagne, les hommes quittaient souvent le camp pour rentrer chez eux, faire des visites ou travailler. Le bon capitaine de milices, s'il était bien enraciné dans la région, n'en faisait pas un scandale et savait qu'il n'avait aucun intérêt à les traiter en déserteurs. Ils reviendraient quelques jours plus tard, et au moins savait-il qu'il pouvait toujours compter sur eux pour le prochain appel aux armes.

Ces troupes étaient rarement payées et vivaient sur le pays. Il était donc naturel que les hommes – et les femmes – rôdent autour du camp, s'adonnant à la chasse et au pillage. Les miliciens connaissaient très bien leurs droits et leurs privilèges, qui relevaient souvent de l'usage plutôt que de la loi. Dans certaines campagnes, ils ne s'attendaient plus vraiment à toucher leur solde, mais gare au commandant qui les empêcherait de se procurer gratuitement de la viande dans les *estancias*, ou de participer au partage du butin recueilli sur l'ennemi. Gare aussi au commandant qui ne les démobiliserait pas à temps pour les tâches rurales cruciales comme la récolte et les semailles : il risquait alors la révolte qui le verrait abandonné de tous<sup>43</sup>.

Ces compagnies étaient en fait tissées d'après une trame complexe de faveurs et de dettes, de coercition et de persuasion, de protection et de solidarité. Cette trame dépassait largement la structure purement militaire pour atteindre le social, et c'est pour cette raison que fonctionnait la cohésion qui leur était propre. Mobilisée régulièrement – c'est-à-dire de manière légale, répondant à un appel du

<sup>41</sup> On connaît, rien que pour le cas des montoneras du Haut Pérou pendant la guerre de l'indépendance, les noms de 132 petits caudillos. Voir Emilio A. BIDONDO, *La guerra de la independencia en el Alto Perú*, Buenos Aires, Círculo Militar, 1979, pág. 180.

<sup>42</sup> Pour une analyse plus détaillée de ce sujet, voir Alejandro M. RABINOVICH, *La société guerrière. Pratiques, discours et valeurs militaires dans le Rio de la Plata, 1806-1852*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, pp.200-215.

<sup>43</sup> Plusieurs exemples de ces nuances de la mobilisation milicienne dans l'archive de celui qui fut le plus grand commandant de milices de la province de La Rioja. R. CAILLET-BOIS (dir.), *Archivo del Brigadier General Juan Facundo Quiroga*, vol.1, Buenos Aires, 1957, pp.13, 284, 289, 303, 304.

gouvernement légitime – cette organisation militaire de la société devenait milicienne. Mobilisée de manière illégale – c'est-à-dire sans la sanction officielle du gouvernement, même dans le cas où l'appel serait lancé par le commandant de l'unité de milices – elle devenait *montonera*<sup>44</sup> : une unité de guérilla paysanne autonome, expansive, parfois même révolutionnaire.

Ces groupes intermittents, miliciens ou *montoneros*, avaient essentiellement la même forme : une petite compagnie capable d'action indépendante, apte à vivre sur le terrain, et qui fonctionnait avec aisance d'après une dynamique de rassemblement /dispersion. Son effectif variait d'un appel à l'autre. Sa capacité à recruter des hommes et à les maintenir ensemble était fortement déterminée par des facteurs saisonniers : le climat, le calendrier des travaux agricoles, la disponibilité de pâtures<sup>45</sup>. Ces compagnies s'entraînaient au maniement des armes, mais pas de manière systématique. Souvent leur équipement répondait à ce que chaque milicien pouvait se procurer – ou à ce qui était pris sur l'ennemi – plutôt qu'à un approvisionnement général, ce qui le rendait nécessairement très varié. Ainsi étaient-elles le plus souvent inaptes à se battre de manière cordonnée, à évoluer d'après un ordre strict, ou encore à faire feu à l'unisson.

Cependant, ces faiblesses supposées étaient compensées par les habiletés intrinsèques au mode de vie de la population rurale locale, lesquelles, au lieu d'être refoulées par le *drill* et la discipline, étaient mises en exergue. Passant littéralement sa vie à cheval, le paysan du Rio de la Plata avait l'incomparable adresse équestre propre aux peuples des grandes plaines<sup>46</sup>. Sa dextérité dans le maniement du couteau long, du lasso et des *boleadoras* était sans pareille. Grâce à la pratique des longues expéditions de chasse et du rodéo, il savait lire les traces des animaux, supporter les plus rudes intempéries et tirer avantage des ressources naturelles. Il ne pouvait pas être un bon soldat dans une formation de ligne, mais il connaissait de manière presque instinctive les manœuvres de débordement, d'encercllement et de poursuite : il les utilisait dans son travail quotidien avec les troupeaux de bétail.

Dans le contexte de fragmentation politique post-révolutionnaire, les avantages structurels de la mobilisation intermittente par rapport aux forces permanentes allaient presque de soi. Les hommes mobilisés par les milices n'étaient payés que les jours de service effectif. Le coût de leur entraînement, armement et maintien était très inférieur à celui des armées permanentes. Dans une période de crise de l'administration centrale, l'effort institutionnel nécessaire à leur mise en place était également plus faible : les milices demandaient moins de bureaucratie, de magasins, de casernes, d'écoles d'officiers, d'ateliers. À la différence des unités de ligne, la mobilisation intermittente n'arrachait pas les bras aux travaux productifs. Elle ne mécontentait pas non plus dans la même mesure les hommes qui étaient forcés d'y servir.

<sup>44</sup> *Montonera* : du mot espagnol *montón*, tas, entassement informe d'éléments semblables. Nom donné en Amérique du Sud au type de guerre irrégulière menée par les habitants de la campagne. Les définitions varièrent avec le temps d'après la réalité politique sud-américaine, voir REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la Lengua Española*, éditions de 1869, 1884 et 1899. En ligne, disponible sur: <http://www.rae.es/rae.html>

<sup>45</sup> Raúl O. FRADKIN *La historia de una montonera. Bandolerismo y caudillismo en Buenos Aires, 1826*, Buenos Aires, Ed. Siglo XXI, 2006, pág.39.

<sup>46</sup> Au sujet des cultures du cheval dans les grandes plaines, voir Iaroslav LEBEDYNSKY, *Armes et guerriers barbares au temps des grandes invasions (IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, Paris, Ed. Errance, 2001, et *Les Scythes. La civilisation des steppes (VIIe-IIIe siècles av. J.-C.)*, Paris, Ed. Errance, 2001.

Encore fallait-il que ces forces de guerre intermittentes soient militairement capables de défendre le terrain contre tout envahisseur, y compris les armées de ligne. Tous les avantages économiques, politiques et sociaux d'un dispositif militaire n'ont de valeur que s'ils apportent la supériorité au moment du combat. Voyons donc comment les différents types de cohésion produits par les divers dispositifs militaires s'exprimaient ensuite dans ce qui était possible (ou non) sur le champ de bataille<sup>47</sup>.

### **3. LA COHESION FACE A L'ÉPREUVE DU COMBAT**

L'effet des forces intermittentes sur leur ennemi se faisait sentir avant même qu'on en arrive au contact<sup>48</sup>. Bien à l'avance, elles préparaient le terrain que l'envahisseur avait à traverser. Le bétail était caché, les puits d'eau empoisonnés, les habitants à la loyauté douteuse étaient emprisonnés ou intimidés. L'avancée de l'ennemi était toujours pénible. Sans guides locaux, sans informateurs, il pouvait s'avérer impossible de trouver des chevaux de remonte et des vivres frais. Détacher des patrouilles pouvait devenir très dangereux : les défenseurs rôdaient en permanence à quelque distance de la colonne d'attaque, prêts à se jeter sur n'importe quelle opportunité. La tactique défensive était presque toujours celle de la guerre de ressources, de harcèlement et d'usure<sup>49</sup>.

Dans ce jeu, le répertoire défensif des unités locales face à une force d'invasion étrangère était vaste. Elles postaient des embuscades près des meilleurs pâturages. Elles mettaient le feu à la végétation sur le passage de la colonne. La nuit, elles savaient relâcher sur le campement ennemi des chevaux affolés, avec un effet dévastateur. Au lasso, elles capturaient et emportaient les sentinelles, les officiers, les éclaireurs. À force de ruses, elles excellaient également à capturer les chevaux de l'envahisseur. Ainsi, si tout marchait bien pour les défenseurs, un attaquant ayant pénétré la province en très bon état pouvait – sans qu'un combat général ait été livré – se retrouver au bout de quelques semaines épuisé, démoralisé, décimé et, ce qui était pire que tout dans la Pampa : à pied.

En outre, dans un contexte comme celui de l'Amérique du Sud post-révolutionnaire, si on exclut les campagnes dirigées directement contre l'Indien, la plupart des guerres étaient à proprement parler des guerres civiles opposant des factions qui partageaient la même langue, la même origine ethnique, les mêmes caractéristiques historiques et sociales. Le sentiment de la nationalité moderne était encore à l'état d'embryon : les hommes n'étaient donc pas figés dans un parti, mais passaient souvent au camp ennemi en fonction des circonstances et selon leur propre intérêt<sup>50</sup>.

<sup>47</sup> Au sujet de l'étude de l'expérience concrète de la bataille au XIX<sup>ème</sup> siècle, voir Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Seuil, 2008. Cf. John KEEGAN, *The face of battle*, New York, Penguin Books, 1976.

<sup>48</sup> Au sujet des tactiques indirectes des forces irrégulières, Gérard CHALLIAND, *Stratégies de la guérilla*, Paris, Payot, 1994.

<sup>49</sup> Ces tactiques sont expliquées en détail dans « Orden de Miguel de Güemes a Vicente Torino, 6 junio 1820 », Luis C.GÜEMES, *op. cit.*, vol.8, pp.48-52.

<sup>50</sup> Alejandro M. RABINOVICH "El fenómeno de la desertión en las guerras de la revolución e independencia del Río de la Plata. Elementos cuantitativos y cualitativos para un análisis. 1810-1829", *Estudios interdisciplinarios de América latina y el Caribe*, vol.22, nº1, 2011, pp.33-56.

Dans ces conditions, lorsque la *montonera* approchait, il était normal que tremble tout chef d'une armée régulière. Il n'avait pas forcément à craindre la défaite militaire. Mais il sentait les conspirations qui se nouaient chez ses sous-officiers ; il remarquait que les déserteurs ne rentraient plus chez eux mais allaient rejoindre l'ennemi ; il voyait que ses officiers n'étaient plus sûrs de leurs hommes, que tout un chacun craignait le poignard dans le dos. C'était presque une loi : la force d'attraction favorisait toujours la troupe la plus irrégulière<sup>51</sup>. D'autant que les soldats de l'armée permanente étaient majoritairement des recrues forcées, soumises aux lois de la discipline à contre-cœur, privées du fruit du saccage alors qu'ils ne touchaient que rarement leur solde.

C'est ainsi que la figure du transfuge était l'une des plus importantes dans toute équation militaire sud-américaine. Tactiquement, afin de « protéger » les transfuges venus de l'ennemi, la force intermittente détachait une ligne extrêmement mince de tirailleurs, laquelle se comportait de manière très comparable à une compagnie régulière de chasseurs montés. Ses hommes se divisaient en paires et avançaient en se déployant, avec de larges intervalles entre chaque couple, jusqu'à se rapprocher de la distance de tir. Alors l'un des hommes de chaque paire restait en arrière avec les deux chevaux tenus à la bride, son compagnon descendait et ouvrait le feu avec une carabine afin de harceler la ligne ennemie et provoquer une réaction<sup>52</sup>.

Si le commandant ainsi attaqué n'était pas sûr de ses troupes, il n'avait d'autre issue que d'attaquer en masse. Les sources parlent de maint commandant peu prudent qui, envoyant en avant ses propres tirailleurs, les vit attacher une pièce d'étoffe blanche au bout des lances, puis passer joyeusement à la *montonera* avant de le narguer depuis l'autre côté. Dans un pareil cas, le jeu était terminé et on ne pouvait que se retirer pour sauver ce qui pouvait l'être. L'effet de contagion pouvait être formidable : dans certaines batailles, des escadrons entiers se sont arrêtés au dernier moment de la charge pour aller prendre place dans la ligne ennemie<sup>53</sup>.

Par contre, si le commandant des forces permanentes comptait sur des troupes bien payées, enthousiastes et correctement entraînées, il pouvait détacher quelques compagnies de cavalerie pour balayer les tirailleurs. En un instant, ceux-ci remontaient en selle et se retiraient. Le tirailleur à pied n'avait pas à craindre que son compagnon l'abandonne : les paires étaient généralement formées par des compères, des frères, des parents qui se soutenaient mutuellement jusqu'à la mort. En même temps, ces poursuites étaient très dangereuses pour l'attaquant. Couramment, les tirailleurs en fuite ne faisaient qu'attirer leurs persécuteurs dans des embuscades préparées à l'avance. En se servant des dépressions du terrain, des bosquets ou des bâtiments, les miliciens cachaient parfois des escadrons entiers prêts à se lancer sur les poursuivants désordonnés.

<sup>51</sup> Les exemples dans ce sens sont très nombreux. Voir le rapport du Baron de Holmberg sur sa défaite en Espinillo, *Partes de batalla de las Guerras Civiles 1814-1821*, vol.1, Buenos Aires, Academia Nacional de la Historia, 1973, pp.7-16.

<sup>52</sup> Le rapport le plus complet de cette tactique de « montonera » est donné par la plume experte de José María PAZ. Voir notamment son étude sur le combat de la Herradura dans ses *Memorias Póstumas*, vol.1, Buenos Aires, Ed. Emecé, 2000, pp.271-289.

<sup>53</sup> C'est exactement ce qui arriva au commandant Manuel Dorrego dans le combat de Guayabos. Voir *Partes de batalla de las Guerras Civiles 1814-1821*, vol.1, *op.cit.*, pp.66-70.



S'il n'y avait pas d'embuscade, alors les escadrons réguliers rejoignaient finalement la ligne principale de la formation ennemie. Cette ligne variait beaucoup en fonction du degré de régularisation de la force intermittente. Dans la longue période qui nous occupe, un grand nombre d'unités de milices réussirent à atteindre un degré de cohésion proche de celui des forces permanentes ; elles pouvaient donc au besoin livrer bataille d'après les règles de l'art, avec de la cavalerie formée par échelons aux flancs, de l'infanterie et de l'artillerie au centre, ainsi qu'une réserve à l'arrière.

Mais plus cette troupe était irrégulière, plus la ligne principale ressemblait à celle des tirailleurs. L'infanterie, peu nombreuse voire inexistante, formée toujours au centre, était de fait le seul point à peu près fixe du dispositif, et son rôle se limitait à servir de point de ralliement pour la cavalerie si elle venait à être dispersée. La cavalerie, quant à elle, représentait les deux tiers de l'effectif de bataille, parfois même sa totalité<sup>54</sup>. Elle se plaçait de préférence aux ailes, formée sur une seule ligne, et s'allongeait sensiblement à mesure qu'elle approchait de l'ennemi. Si elle se voyait attaquée par l'artillerie, les intervalles entre chaque cavalier pouvaient atteindre plusieurs mètres.

C'est alors qu'elle utilisait la tactique du *fer à cheval* ou du *croissant de lune*<sup>55</sup>. Aux flancs de cette ligne, en effet, se formaient toujours les cavaliers les plus mobiles et légers, de préférence des Indiens. Voyant un dispositif si faible, les forces de ligne peu expérimentées essayaient de charger sur le centre afin de le mettre en pièces. Or, ce centre se dérobaient toujours, tandis que la ligne des forces intermittentes se courbait avec aisance, ses bras s'allongeant de plus en plus, gagnant les flancs et les arrières de l'attaquant qui se trouvait ainsi encerclé.

Si la charge contre le fer à cheval était bien menée, les miliciens du centre se débandaient instantanément dans toutes les directions. Comme ils ne rencontraient pas de résistance, les soldats attaquants criaient victoire, occupaient la position de l'adversaire et s'étonnaient de la lâcheté de leurs ennemis. C'est seulement dans un deuxième temps qu'ils se rendaient compte qu'à l'arrière, leurs bagages, leur train de combat et leurs chevaux de réserve avaient été enlevés ; que leur ligne de retraite était compromise ; qu'ils ne pouvaient plus compter qu'avec les munitions emportées avec eux.

Les forces intermittentes, de leur côté, se reformaient en quelques minutes tout autour des attaquants. C'étaient encore et toujours les *montones*, ces groupes de base qui profitaient de leur capacité de dispersion et de rassemblement. C'est dans ce moment crucial de la bataille que le type de cohésion spécifique aux forces intermittentes montrait sa valeur : le milicien ou le *montonero* cédait facilement la place, mais il revenait toujours là où étaient son capitaine et ses proches. L'ensemble général formé par une armée milicienne ou *montonera* était très faiblement soudé, et manquait certes d'une articulation organique : il pouvait donc être facilement cassé dans ses unités de base. La force du

---

<sup>54</sup> Les approches les plus récentes du problème de la cavalerie dans *Revue historique des armées : Le cheval dans l'histoire militaire*, n°249, 2007.

<sup>55</sup> Les Llaneros de Venezuela utilisaient une tactique assez proche, voir Clément THIBAUD, *Républiques en Armes*, op.cit., pp.284-287.

dispositif, cependant, résidait en ceci que ses composantes pouvaient fort bien continuer à se battre de manière indépendante<sup>56</sup>.

À ce stade, si l'armée permanente gardait toujours suffisamment de cavalerie, elle pouvait répéter l'opération et charger chacune de ces nouveaux regroupements, les dispersant les uns après les autres. Mais selon toute probabilité, les groupes de base se reformeraient encore plusieurs fois, et seulement si l'armée insistait finiraient-ils par se retirer définitivement. L'armée régulière aurait ainsi remporté la journée, quitte à tout recommencer le lendemain.

Le danger pour les forces permanentes n'apparaissait vraiment que lorsqu'elles laissaient transparaître des signes de fatigue, ou lorsqu'un escadron s'éloignait considérablement de la ligne. Parce que ce serait une erreur que de croire que les forces de guerre intermittentes, du fait de leur légèreté, refusaient systématiquement le contact. Au contraire, toute leur tactique d'esquive n'était en fait que préparation du terrain pour le plus furieux corps à corps. Il suffisait de la plus petite faille, du plus mince espace entre les rangs des troupes de ligne pour que les miliciens et les Indiens s'élancent dans une puissante charge en fourrageurs.

Que se passait-il alors ? Il est admis, aussi bien par les classiques militaires que par les spécialistes du fait guerrier, qu'avec le système d'armes propre au XIX<sup>e</sup> siècle, la grande majorité des charges à l'arme blanche n'aboutissait pas : sauf dans des conditions exceptionnelles, avant le moment décisif du choc, l'une des forces était censée faire demi-tour et s'enfuir. La bibliographie existante apporte de nombreuses raisons qui expliquent ce résultat, parmi lesquelles la résistance du cheval à se heurter à un corps solide, la perte de l'ordre dans les rangs à cause de la vitesse, ou encore tout simplement la peur des cavaliers<sup>57</sup>.

Or, à partir de l'examen des sources, il est nécessaire d'admettre que dans le Rio de la Plata, le choc, sans être forcément la règle, pouvait cependant se produire. Que ce soit grâce à la particulière maîtrise du cheval des cavaliers de la pampa, ou précisément à cause du désordre de leur charge, toujours est-il que deux forces de cavalerie qui fondaient l'une sur l'autre pouvaient malgré tout arriver au contact frontal. Il est toujours difficile de reconstruire en détail les gestes et les expériences des combattants dans de telles configurations, mais quelques témoignages exceptionnels peuvent nous servir de guide.

---

<sup>56</sup> Disait Clausewitz au sujet de la « guerre de paysans » : « Selon nous, la guerre populaire, comme quelque chose de vaporeux et de fluide, ne doit se condenser nulle part en un corps solide ; sinon l'ennemi envoie une force adéquate contre ce noyau, le brise et fait de nombreux prisonniers [...] Mais, d'autre part, il faut bien que ce brouillard se condense en certains points, forme des masses compactes, des nuages menaçants d'où peut enfin surgir une foudre terrible. Ces points se situent surtout aux ailes du théâtre de guerre ennemi. » Carl von CLAUSEWITZ, *op. cit.*, p.554.

<sup>57</sup> Voir notamment Jacques-Antoine-Hippolyte de GUIBERT, *Essai Général de Tactique, précédé d'un discours sur l'état actuel de la Politique et de la Science Militaire en Europe avec le plan d'un ouvrage intitulé: La France politique et militaire*, Liège, C. Plomteux éd., 1773, vol.1, pp.31-35, 187-9. Cf. Rory MUIR, *op. cit.*, pp.86-87, 113-4. Cf. Frédéric CHAUVIRE, « La charge de cavalerie, de Bayard à Seydlitz », *Nouvelle histoire Bataille II, Cahiers du CEHD*, n°23, 2004, pp.93-131. Laurent HENNINGER, « Une conséquence de la guerre de Trente Ans en Europe centrale et balkanique : le renouveau de la cavalerie dans les armées occidentales », *Nouveaux regards sur la guerre de trente ans*, Paris, Addim, 1998.

Parmi tous les écrivains militaires de l'époque, aucun peut-être n'a laissé une mémoire mieux informée que le vieux soldat de frontière Prudencio Arnold. Dans un conflit interprovincial typique du littoral argentin, il prit part en 1845 au combat de Malabrigo, à la tête de son escadron de 150 hommes. Il occupa son poste dans l'ordre de bataille et remarqua aussitôt, dans la ligne de l'adversaire, juste en face de sa position, un très bel escadron de 300 hommes montés sur des chevaux blancs. Prévoyant qu'il serait forcé de se battre en duel avec lui, il demanda à l'escadron voisin du sien de lui venir en aide, en le formant en échelon derrière lui.

Les deux forces marchèrent l'une sur l'autre, au trot. Tandis qu'ils avançaient, Arnold, placé quelques pas devant ses hommes, leur expliqua la situation et leur rôle dans le dispositif, leur adressa une brève harangue et leur fit crier « *Vive la Patrie ! Vive Rosas !* »<sup>58</sup>. Ils étaient déjà sur l'escadron aux chevaux blancs, se chargèrent à toute allure : personne ne recula, et le choc eut donc lieu. Concrètement, les chevaux heurtèrent leurs têtes contre les montures ennemies, plusieurs hommes se firent embrocher dans les lances de leurs adversaires, beaucoup de corps roulèrent au sol. L'élan des unités s'arrêta net. Face à face, chacun cherchait une fissure dans la formation ennemie afin de s'y faufiler, sans toutefois la trouver : les deux escadrons gardaient les rangs serrés, figés sur place, échangeant des coups féroces.

La charge ayant donc partiellement échoué, Arnold ordonna de faire volte-face. Ses hommes, dans l'ardeur de la lutte, perdirent la formation. Pourtant ils obéirent, reculèrent de 50 mètres et réussirent à reformer la ligne d'attaque. Ils menèrent alors une deuxième charge. Cette fois, les rangs ennemis n'étaient plus aussi solides, les hommes d'Arnold trouvèrent la faille et pénétrèrent dans les intervalles<sup>59</sup>.

C'est alors qu'arrivait le moment de vérité de tout combat du Rio de la Plata. L'instant où la cohésion de chaque force de guerre était testée jusqu'aux dernières conséquences, sous la forme d'un corps à corps brutal où se décidait la victoire. Cette mêlée, les contemporains locaux l'appelaient l'*entrevero*. Elle était le moment le plus attendu et le plus apprécié par le soldat intermittent de cavalerie. On peut dire que le milicien et le *montonero* ne vivaient que pour cet instant. D'après Arnold, l'*entrevero* de Malabrigo fut le plus terrible qu'il ait jamais vu. Que se passait-il dans ce moment décisif ?

Une fois l'*entrevero* commencé, avec des hommes des deux partis luttant pêle-mêle à l'arme blanche, toute formation et tout ordre étaient définitivement perdus : c'était nécessairement chacun pour soi. Loin d'un corps-à-corps rigide, comme celui d'une phalange hoplitique, dans l'*entrevero* la dynamique était tournoyante, hommes et chevaux s'entremêlant dans un mouvement à peu près circulaire. Ici, ni la lance ni le fusil n'étaient de grand secours. La mêlée était le royaume du couteau, du sabre, et même des pistolets.

Il est difficile de dépeindre le chaos qui s'ensuivait lorsque plusieurs centaines d'hommes et de chevaux commençaient à tourbillonner ainsi. Non seulement la visibilité était réduite à néant par la poussière, mais les notions sécurisantes de front, de flancs et d'arrière n'étaient plus d'aucune utilité,

<sup>58</sup> Juan Manuel de Rosas était le gouverneur de la province de Buenos Aires et le chef principal du parti fédéral.

<sup>59</sup> Prudencio ARNOLD, *Un soldado argentino*, Buenos Aires, EUDEBA, 1970, pp.66-72.

les coups arrivant de tous les côtés. Pour empirer les choses, les troupes de milices ne portaient pas forcément d'uniforme, se distinguant par un simple ruban de couleur ou une plume au chapeau. Dans les conditions de visibilité propres à l'*entrevero*, évidemment, ces marques ne servaient plus à grand-chose, et les miliciens s'attaquaient et s'entretuaient indifféremment, sans trop savoir qui était en train de tomber sous le couteau<sup>60</sup>.

Tandis que le cheval caracolait, les coups s'assénaient à droite et à gauche, sans pitié. Ceux qui tombaient du cheval avaient de très faibles chances de s'en sortir vivants : ils étaient piétinés jusqu'à la mort. L'*entrevero* de Malabrigo dura un peu moins d'une demi-heure. Dans le cas le plus long que nous connaissons (le combat de *Concepción del Río Cuarto*, le 8 juillet 1821), ce spectacle infernal dura plus de trois quarts d'heure. Une véritable éternité, où la résistance physique et psychologique des combattants étaient éprouvées jusqu'à sa limite<sup>61</sup>.

L'avantage dans cette instance décisive était clairement du côté des forces de guerre intermittentes. De par son entraînement, le soldat de ligne était conditionné à se battre dans un certain ordre, à des distances précises, en suivant des gestes mécaniques, avec des camarades à droite, à gauche et derrière soi<sup>62</sup>. Dans le tourbillon de l'*entrevero*, tout cela était irrémisiblement perdu. Le soldat se retrouvait dans un milieu incompréhensible où la maîtrise de soi n'était plus d'aucune utilité, l'adresse instinctive et la fureur aveugle étant les seuls atouts. Mais plus la troupe de ligne était disciplinée, plus le passage d'une modalité à l'autre était difficile. Dans ces conditions, le soldat était rapidement terrorisé, déclenchant des mouvements de panique qui détruisaient tout vestige de cohésion<sup>63</sup>. Le milicien ou le *montonero*, par contre, pouvait continuer à se battre à son avantage tant qu'il gardait son couteau et son cheval.

Par conséquent, si les forces de guerre intermittente se voyaient forcées de se battre en bataille rangée, elles avaient alors tout intérêt à provoquer l'arrivée du moment de l'*entrevero*. Par contre, la clé pour les forces de ligne était d'éviter cette mêlée à tout prix. Tant que l'infanterie gardait sa cohésion, elle pouvait former un carré et tenter de se retirer au pas jusqu'au prochain village. Ceci risquait d'être fort loin, dans la Pampa dépeuplée, mais certaines troupes se sont sauvées ainsi. Mais si elle était rompue et que l'*entrevero* s'ensuivait, quelle chance avait-elle de trouver une échappatoire ? Le gaucho, et plus encore l'Indien, étaient des chasseurs experts. Ils pouvaient anéantir une troupe en fuite de la même manière qu'ils pourchassaient le gibier et achevaient le bétail.

C'est au moment de la rupture, en fait, que la différence entre le type de cohésion propre aux forces de guerre permanentes et intermittentes se montrait dans toute sa netteté. L'unité milicienne

<sup>60</sup> Dans le cas de Malabarigo, par exemple, Arnold dit qu'il n'y avait aucune manière de discriminer ses hommes et ses ennemis.

<sup>61</sup> Manuel A. PUEYREDÓN, *Escritos históricos*, Buenos Aires, Julio Suárez éd., 1929, pp.35-40. Cf. Damián HUDSON, *Recuerdos Históricos sobre la Provincia de Cuyo*, vol.2, 1898, pp.413-414.

<sup>62</sup> Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIXe siècle : relire Ardant du Picq ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2005, n°30.

<sup>63</sup> Au sujet de la panique au combat, André CORVISIER, « Le moral des combattants, panique et enthousiasme : Malplaquet, 11 septembre 1709 », *Revue historique des Armées*, 1977, n°3, pp.7-32. Jean CHAGNIOT, « Une panique : les Gardes françaises à Dettingen (23 juin 1743) », *Revue d'Histoire moderne et Contemporaine*, 1977, pp.78-95.

était facile à rompre, mais elle était également facile à regrouper, avant toute dispersion pour de bon. Autant la cohésion des forces régulières était rigide, autant celle des milices était flexible. Lorsque l'escadron milicien disparaissait en tant que tel, ses hommes continuaient d'être soudés par des rapports qui dépassaient le lien strictement militaire. Leur unité rompue, ils ne formaient pas une masse d'individus isolés : ils continuaient à faire parti du même réseau de parenté, de voisinage, avec mécanismes de réciprocité et de dépendance ; ils rentreraient chez eux ensemble. À l'inverse, le soldat de ligne se défaisait de tous ses liens avec l'armée une fois son unité défaite à la bataille. Il jetait ou cassait son fusil, et dans ce geste hérétique se défaisait de tout éthos militaire, de toute appartenance à la famille du régiment. Bête affolée, traquée aussi bien par l'ennemi que par sa propre armée et par le gouvernement, il se débarrassait de l'uniforme, volait pour survivre, se cachait dans les champs ou chez des paysans hospitaliers. En tout état de cause, il était perdu pour l'armée.

#### **4. CONCLUSION: VICTOIRES INDECISES, DEFAITES DEFINITIVES**

Se dévoile ainsi la logique stratégique et tactique d'une forme de guerre parfaitement adaptée au terrain. Dans les batailles d'ensemble, la plupart du temps, l'armée régulière avec sa cohésion plus solide l'emportait : ayant reçu plusieurs charges, et faute d'apercevoir un signe de faiblesse dans l'attaquant, la force intermittente se voyait forcée de se disperser et de céder le terrain. Pour autant, la *montonera*, les milices et ses auxiliaires indiens pouvaient bien être défaits en bataille rangée, qu'était-ce qu'une victoire contre pareil ennemi? Il se retirait avec de courtes pertes et se reformait quelques centaines de mètres plus loin. Si on réussissait à le disperser complètement, on courait toujours le risque de le voir se rassembler à nouveau quelques jours plus tard<sup>64</sup>.

Lors de l'année cruciale 1819, quelques jours avant l'écroulement du gouvernement central, le commerçant Facundo Zuviría racontait dans une lettre éclairante les victoires des *montoneras* du littoral sur les dernières troupes régulières encore fidèles au Directoire. Son analyse, certes partielle, vise cependant juste et annonce la victoire inévitable des forces de guerre intermittentes :

*La situation avec la montonera va de pire en pire, toute initiative militaire à son encontre est condamnée d'avance. Ce type de guerre est le plus sanglant que nous ayons jamais vu en Amérique, et le plus grave est qu'il est impossible d'y mettre fin par les armes. Les montoneros ne font pas de quartier. Tous les prisonniers (et ils sont nombreux) sont systématiquement égorgés [...] **Nos triomphes se limitent à les mettre en fuite, ce qui constitue pour eux une victoire.** À elle seule, la montonera fait plus de tort aux intérêts de notre gouvernement que toutes les armées espagnoles ensemble.*<sup>65</sup>

Fructuoso Rivera – l'un des hommes forts de la Bande Orientale (l'actuelle République de l'Uruguay) – savait mieux que quiconque tirer profit des atouts des forces intermittentes. Des longues

<sup>64</sup> Ceci est en parfait accord avec l'opinion bien connue de Clausewitz : « Le caractère du combat de *landsturm* est le même que celui de tous les combats livrés par des troupes de qualité inférieure : beaucoup d'élan et d'ardeur au début, mais peu de sang-froid ou de ténacité dans la durée. En outre, si une force de *landsturm* est défaite ou dispersée, les conséquences sont peu graves, car c'est pour cela qu'elle est faite ; mais il ne faut pas qu'elle soit brisée par des pertes exagérées en tués, blessés et prisonniers, car une défaite de ce genre refroidirait vite son ardeur. » Carl von CLAUSEWITZ, *op.cit.*, p.555.

<sup>65</sup> Le soulignement est notre. « Facundo Zuviría a Martín Torino, Buenos Aires, 27 marzo 1819 », Luis C.GÜEMES, *Güemes documentado*, vol.8, pp.377-8.

décennies durant il fit face, à la tête de ses miliciens et de ses *montoneros*, à de nombreuses invasions menées par des forces toujours supérieures et plus disciplinées. Au lieu de rassembler toutes les forces miliciennes disponibles sur un point afin de livrer une bataille générale, il ne mobilisait à chaque fois que les miliciens issus du district où se trouvait l'ennemi en marche, deux ou trois mille hommes tout au plus. Ces hommes se battaient chez eux pour défendre ce qui leur était le plus cher, harcelaient l'envahisseur, lui offraient des batailles partielles. Toujours vaincus, ils se dispersaient très vite et chacun rentrait chez soi.

Alors la colonne d'attaque poursuivait sa marche, pénétrait dans le district suivant. Là encore, Rivera ne leur opposait que les forces locales. La même dynamique se répétait, et les envahisseurs s'épuisaient à affronter toujours une fraction des forces défensives, sans jamais parvenir à vaincre la volonté de résistance de la population locale. L'effet cumulatif des escarmouches et des petits combats – en termes de pertes humaines, matérielles et surtout morales – était de fait plus puissant que celui d'une bataille rangée<sup>66</sup>. C'est ainsi que ceux qui s'attaquaient aux forces intermittentes accumulaient les victoires dans les combats, mais finissaient toujours par perdre la guerre. La liste de défaites essuyés par un Rivera est interminable. Pourtant, on pourrait dire qu'il ne fut jamais réellement vaincu.

À l'inverse, dans chaque victoire remportée par les forces intermittentes, si rares soient-elles, les dommages subis par l'armée permanente étaient irréparables : l'armée était *défaite* au sens littéral du terme, désagrégée dans ses composantes individuelles. L'énorme investissement en temps, en efforts et en ressources consenti par l'État dans la levée des unités était perdu à jamais. Étant donné le type de cohésion propre aux forces affrontées, la victoire décisive pouvait se produire, mais seulement au profit des unités intermittentes. Dans les conditions d'alors, la défense l'emportait nettement sur l'offensive. En ce sens, d'un point de vue militaire, la fragmentation politico-territoriale était une nécessité.

---

<sup>66</sup> Voir A.DUFORT y ÁLVAREZ, *Invasión de Echagüe, batalla de Cagancha*, Montevideo, Tip. Lit. Oriental, 1894, pp.147-9.

## ANNEXES

### CARTE 1

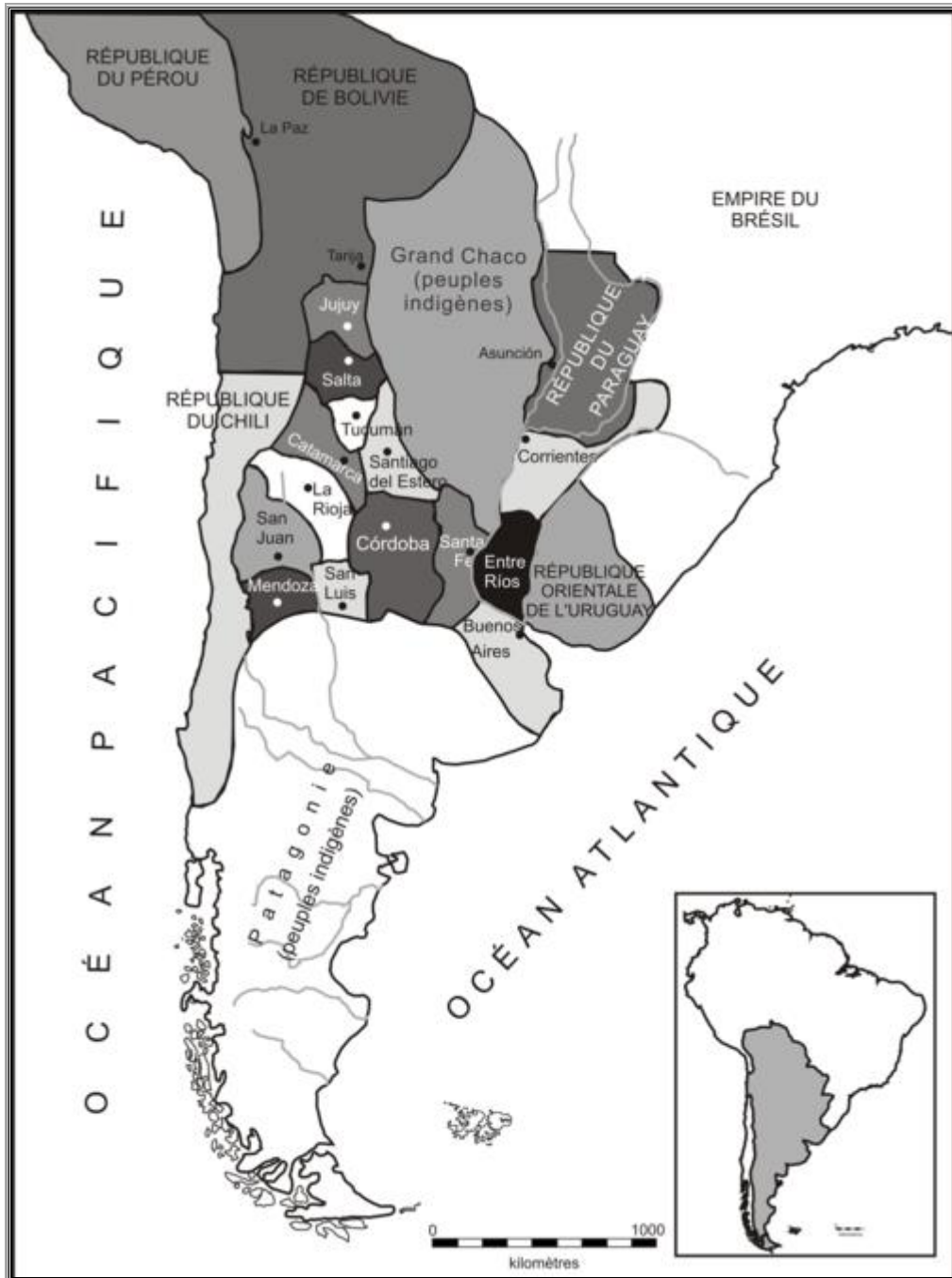
#### La vice-royauté du Rio de la Plata (1786-1810)



**Source:** Alejandro M. Rabinovich, *La société guerrière. Pratiques, discours et valeurs militaires dans le Rio de la Plata, 1806-1852*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

## CARTE 2

### Le territoire du Rio de la Plata vers la fin du processus de fragmentation (1852)



**Source :** Alejandro M. Rabinovich, *La société guerrière. Pratiques, discours et valeurs militaires dans le Rio de la Plata, 1806-1852*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.